



HAL
open science

Pétrarque, lecteur des Tusculanes

Laure Hermand-Schebat

► **To cite this version:**

| Laure Hermand-Schebat. Pétrarque, lecteur des Tusculanes. 2009. hal-00359139

HAL Id: hal-00359139

<https://hal.science/hal-00359139>

Preprint submitted on 5 Feb 2009

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pétrarque, lecteur des *Tusculanes*

Laure Hermand-Schebat (PRES Lyon)

Les *Tusculanes* exercent à la Renaissance une influence particulière, comparées aux autres œuvres du corpus cicéronien. Selon J.-C. Margolin, « le traitement spécial que le Cicéron des *Tusculanes* a subi de la part de certains humanistes chrétiens (...) nous fait aborder de front ce problème de l'assimilation de la culture païenne dans un monde chrétien, ou même la confluence de deux cultures dont il reste à l'exégète moderne à opérer la synthèse. »¹ Cette remarque se révèle tout à fait juste pour Pétrarque. D'ailleurs J.-C. Margolin ajoute dans le même article à propos de Pétrarque : « Par touches délicates, où rien n'est laissé au hasard, se compose musicalement un hymne qui, sans troubler l'harmonie ou la symphonie cicéronienne, y a introduit la ligne mélodique chrétienne ». Et l'on songe immédiatement au très bel éloge de la vie monastique qui se trouve au chapitre 3 du livre II du *De vita solitaria*. « Pétrarque démarque de près le prologue du livre V des *Tusculanes*, texte très célèbre où Cicéron faisait l'éloge de la philosophie. L'auteur latin utilisait de la même manière les terminaisons en *-ix*, les membres de phrase égaux, le rythme de l'hymnodie. La citation est évidente. Mais elle se trouve transposée dans un registre de pensée ou de style qui appartient encore au Moyen-Âge. La répétition devient litanie, la méditation antique sur l'*otium* se combine avec la méditation monastique. (...) La sensibilité antique vient chez lui se purifier dans la prière médiévale. »²

¹ J.-C. MARGOLIN, « Les *Tusculanes*, guide spirituel de la Renaissance », *Présence de Cicéron*, Paris 1984, 129-155

² A. MICHEL, *La parole et la beauté*, Paris 1982 (rééd. 1994), 177-181.

PETRARQUE, *De vita solitaria*, II, III, 5 : « *Vita reformatrix animae, reparatrix morum, innovatrix affectuum, lotrix sordium, purgatrix scelereum, conciliatrix Dei et hominum, ruinarum innumerabilium instauratrix. Vita contemptrix corporum, cultrix ingeniorum, moderatrix praecipitum, torpentium excitatrix, appetituum genitrix nobilium, alma virtutum nutritrix, vitiorum domitrix peremptrixque; palestra luctantium, arena currentium, campus pugnantium, arcus triumphantium, bibliotheca legentium, cella meditantium, penetrale orantium, mons contemplantium, et quid dicam nisi simul omnia? Vita felix et ad omne bonum aptissima, vita philosophica, poetica, sancta, prophetica.* ». Traduction de C. Carraud : « O vie qui réformes l'âme, répare les mœurs, rénoves les affections, effaces les taches, purges les fautes, concilies Dieu et les hommes, restaures des ruines sans nombre ; vie qui méprise les corps, cultives les esprits, modères les emportés, réveille les assoupis, engendres les nobles appétits, nourris et soutiens les vertus, domptes et détruis les vices ; palestra pour la lutte, arène pour la course, champ pour le combat, arc pour le triomphe, bibliothèque de lecture, cellule de méditation, sanctuaire de prière, montagne de contemplation, -et que dire encore sinon tout à la fois ? Vie bienheureuse et si propre à tout bien, vie philosophique, poétique, sainte, prophétique. » (PETRARQUE, *La vie solitaire*, introduction, traduction et notes de C. Carraud, Grenoble 1999, 200-203)

CICERON, *Tusculanae disputationes*, V, II, 5-6 : « *O vitae philosophia dux, o virtutis indagatrix expultrixque vitiorum ! quid non modo nos, sed omnino vita hominum sine te esse potuisset ? Tu urbis peperisti, tu dissipatos homines in societatem vitae conuocasti, tu eos inter se primo domiciliis, deinde coniugiis, tum litterarum et uocum communione iunxisti, tu inuentrix legum, tu magistra morum et disciplinae fuisti; ad te confugimus, a te opem petimus, tibi nos, ut antea magna ex parte, sic nunc penitus totosque tradimus. Est autem unus dies bene et ex praeceptis tuis actus peccanti immortalitati anteponeendus. Cuius igitur potius opibus utamur quam tuis, quae et vitae tranquillitatem largita nobis es et terrorem mortis sustulisti ? Ac philosophia quidem tantum abest ut proinde ac de hominum est vita merita laudetur, ut a plerisque neglecta a multis etiam uituperetur.* ». Traduction de J. Humbert : « O guide de l'existence, philosophie, qui avez la mission de découvrir la vertu et d'exterminer le vice ! Que seraient devenus sans vous, non pas seulement notre personne, mais d'une façon générale toute l'existence humaine ? C'est vous qui avez enfanté les villes, vous qui avez appelé à la vie sociale les hommes disséminés, vous qui les avez unis entre eux, d'abord par la fixité des demeures, puis par le mariage, enfin et surtout par la communauté de l'écriture et du langage ; vous avez inventé les lois, vous êtes la maîtresse de la morale et de la civilisation. C'est auprès de vous que nous cherchons un refuge, c'est à vous que nous demandons assistance, et si auparavant c'était dans une large mesure, à présent c'est tout entiers et sans réserve que nous nous remettons en vos mains. Or, une seule journée où l'on aura vécu honnêtement et conformément à vos règles est préférable à une immortalité qui serait immorale. Et à qui donc demander assistance plutôt qu'à vous, qui nous avez accordé la tranquillité de l'existence en même temps que vous supprimez la crainte de la mort ? Eh bien ! pourtant, il s'en faut de beaucoup que la philosophie soit glorifiée dans la mesure des services qu'elle a rendus à la civilisation, et cela est au point que la plupart la négligent et que beaucoup

Parmi toutes les œuvres de Cicéron, les *Tusculanes* sont assurément son œuvre favorite. Il leur consacre une lettre entière, la *Familiaris* XVIII, 14³ : il y remercie le grammairien Croto de Bergame de lui avoir fourni un texte de qualité, et cette amorce lui permet d'enchaîner sur un éloge de cet ouvrage qu'il compare aux travaux d'Hercule. Dans une autre lettre, la *Familiaris* VI, 3, il insiste sur le rôle consolateur qu'a joué pour lui le second livre de cette œuvre :

*Est secundus illius inter Tusculanas disputationes liber, quem sepe salubrem in meis doloribus expertus, aliquot insignes viros audivi de libri illius efficacia similia memorantes.*⁴

Nous avons par ailleurs retrouvé trois exemplaires annotés de sa main et un quatrième qui descend directement d'un autre exemplaire disparu qui comportait aussi très certainement des notes autographes.

Il convient donc de présenter d'abord les manuscrits des *Tusculanes* que Pétrarque a possédés et annotés. Puis nous verrons comment la lecture que fait Pétrarque de cette œuvre, et de manière plus générale de Cicéron, consiste en une appropriation du texte cicéronien et parfois en un détournement de son sens. Enfin, la lecture personnelle qu'a Pétrarque de ce livre reflète l'interpénétration des cultures païenne et chrétienne qui sous-tend toute son œuvre.

1. Les manuscrits des *Tusculanes* et leurs annotations

On recense à ce jour quatre manuscrits des *Tusculanes* dont Pétrarque fut propriétaire : trois ont été annotés de sa main, et le dernier est une copie d'un manuscrit lui ayant appartenu.

Le plus célèbre est celui de Troyes, appelé traditionnellement *Trecensis* (T), manuscrit 552 de la Bibliothèque municipale de Troyes. Il contient un large choix d'œuvres de Cicéron⁵ : outre les *rhétorica* et les discours, *De officiis*, *Tusculanae disputationes*, *De natura deorum*, *De divinatione*, *De fato*, *De amicitia*, *De senectute*, *Paradoxa*, *Lucullus* (livre II des *Academica priora*), *De legibus*. Dans ses marges figurent des annotations de la main de l'humaniste qui sont assez peu nombreuses en ce qui concerne les *Tusculanes*.

Il en est de même pour le *Parisinus* (P) qui se trouve à la Bibliothèque Nationale de Paris (*Parisinus latinus* 5802). Il s'agit d'un manuscrit du XII^e siècle qui contient des œuvres de Suétone, Florus, Fronton et Eutrope ainsi que les quatre premières *Philippiques* et les *Tusculanes* de Cicéron.

Mais récemment, deux autres manuscrits intéressants ont été mis au jour⁶. Le premier, le *Romanus* (R), se trouve depuis peu à la Biblioteca Nazionale di Roma (*Vitt. Eman.* 1632), il a été annoté par Pétrarque lui-même⁷. Le second, le *Matritensis* (M) a été découvert par L.D. Reynolds à

même vont jusqu'à la dénigrer. » (CICÉRON, *Tusculanes*, texte établi par G. Fohlen et traduit par J. Humbert, CUF, Les Belles Lettres, Paris 1931, t. II, 108)

³ PETRARQUE, *Fam.* XVIII, 4 (vol. 3, 298-301). Les *Rerum Familiarum libri* sont abrégés en *Fam.* et, entre parenthèses, sont données les références de la lettre dans l'édition nationale de V. Rossi et U. Bosco : F. PETRARCA, *Le Familiari*, edd. V. Rossi, U. Bosco, Sansoni, Firenze 1933-1942, 4 vol. (ed. nat. x-xiii) in 8°. Les *Seniles* sont abrégées en *Sen.* ; le texte fourni est celui de l'édition de Bâle de 1554 (PETRARQUE, *Opera quae extant omnia*, Basileae, 1554). Chaque traduction, sauf mention contraire, est une traduction personnelle.

⁴ *Fam.* VI, 3, 53 (vol. 2, 73) : « Il y a, dans ses *Tusculanes*, le livre deuxième, dont j'ai souvent éprouvé l'utilité dans mes souffrances, et dont j'ai entendu quelques hommes remarquables rappeler l'efficacité. » (trad. A. Longpré in PETRARQUE, *Lettres familières IV-VII* : Les Classiques de l'Humanisme, texte de V. Rossi, notices et notes d'U. Dotti, trad. d'A. Longpré, Paris 2002, 278-280)

⁵ La liste est donnée par P. DE NOLHAC, *Pétrarque et l'humanisme*, 2^{ème} éd., Paris 1907 (rééd. 1965), t. I, 228-229 : s'y trouvent un grand nombre de *rhétorica* et de *philosophica*, ainsi que quelques discours.

⁶ Voir L. D. REYNOLDS, « Petrarch and Cicero's philosophical works », *Cahiers de l'humanisme* 1 (2000), 37-52. Cette étude des manuscrits emprunte beaucoup d'éléments à cet excellent article.

⁷ Voir S. RIZZO, « Un nuovo codice delle *Tusculane* dalla biblioteca del Petrarca », *Ciceroniana*, n.s., vol. IX : *Atti del IX Colloquium Tullianum, Courmayeur, 29 apr.-1 mag. 1995*, Roma 1996, 75-104, tav. 1-8

la Biblioteca Nacional de Madrid (manuscrit 9116). D'origine padouane, il a été copié à la fin du XIV^{ème} siècle ; on y trouve les œuvres suivantes de Cicéron : *De natura deorum*, *Timaeus*, *De divinatione*, *Tusculanae Disputationes*, *Paradoxa*, *De finibus*, *Academica posteriora*. Ses marges sont remplies d'annotations qui ne sont pas de la main de Pétrarque mais qui sont typiquement pétrarquistes. De plus, ses initiales décorées révèlent le style en vigueur à Padoue sous Francesco da Carrara, principal héritier des livres de la bibliothèque de Pétrarque. Ces éléments ont permis à Reynolds de démontrer que *M* a été copié à partir d'un exemplaire annoté par Pétrarque ; *M* a donc bien été écrit à Padoue, et peu de temps après la mort de l'humaniste. La richesse des annotations du *De finibus* et des *Tusculanes* en particulier font penser que *M* préserve ce qui a dû être ses exemplaires de travail principaux de ces deux dialogues.

Pétrarque possédait donc plusieurs exemplaires de son œuvre préférée de Cicéron qu'il a utilisés successivement au cours de sa vie. D'ailleurs, nous savons par notre auteur lui-même qu'il possédait de multiples transcriptions de Cicéron. Dans une *Senile*, il écrit à propos de sa recherche effrénée des livres de l'orateur romain : « *Multa undique parva (Rizzo : parta) volumina recollegi, sed saepe multiplicata* »⁸

Le contenu des notes permet de retracer les périodes pendant lesquelles Pétrarque a annoté chaque manuscrit, comme le souligne bien L.D. Reynolds. Le manuscrit *T*, que Pétrarque a acquis assez jeune, possède moins de notes que *M* pour le *De natura deorum*, beaucoup moins pour le *De divinatione* et presque aucune annotation dans les *Tusculanes*. C'est un trop grand livre pour être un compagnon de chaque jour, Pétrarque a dû reporter son attention dans les années 40 vers l'ancêtre de *M*, manuscrit très annoté pour les *Tusculanes*.

Il existe une forte probabilité pour que les notes de *M* embrassent toute la période centrale de sa vie, de la fin des années 1330 au début des années 1350. Mais, dans les *Tusculanes*, on remarque souvent une divergence textuelle entre les mots cités dans les *Rerum memorandarum* et les passages correspondants de *M*, souvent annotés ou soulignés. Lors de la rédaction de cette œuvre (entre 1345 et 1345), Pétrarque était toujours en train de lire les *Tusculanes* dans le *Trecensis*.

Dans *R*, on trouve une allusion au *De remediis* dans une annotation : au milieu des années 1350, Pétrarque semble avoir reporté son attention sur *R*. Silvia Rizzo a détecté dans les notes un accent de plus grande maturité, plus d'emphase sur les valeurs chrétiennes, et une plus grande préoccupation des problèmes textuels. Elle a pu montrer que *M* et *R* descendent du même parent, π ; *R* est une copie de π , rédigée selon toute évidence dans l'atelier même de Pétrarque et, apparemment, sous sa direction. Notre humaniste a donc fait faire un nouvel exemplaire d'un dialogue auquel il attachait la plus grande importance et qu'il lisait et relisait constamment, un nouvel exemplaire qui comporterait un meilleur texte et de nouvelles marges pour ses annotations.

Quant à *P*, que Pétrarque a acheté tard dans sa vie, il comporte peu de notes.

2. Appropriation du texte et détournement du sens

Souvent chez Pétrarque, le recours à la citation d'un auteur antique sert à confirmer par une autorité reconnue une pensée personnelle. Cette similitude entre sa propre pensée et la pensée de l'auteur antique reflète le lien intime, la communauté d'esprit qui unit les grands hommes. Il nous explique qu'il a conçu une idée et que ce n'est qu'après-coup qu'il l'a retrouvée chez son auteur favori :

⁸ *Sen.* XVI, 1

Haec et his similia cum saepe pro quotidiani moris excusatione dixissem, forte accidit ut in epistolas Ciceronis inciderem, librum magnum multaeque varietatis atque huiusmodi familiaribus plenum reffectumque colloquii. Ibi excusationem similem legi, et delectatus sum, nescio qua vel ingenii, quod ut optare, sic sperare utinam liceret, vel ipsarum rerum sola similitudine me dixisse quod tanto ante magnus ille vir dixerat, cum adhuc, Deum testor ! ab illo dictum esse nescirem, et secum, ut in quodam loco ait idem, in eadem incidisse vestigia.⁹

Pétrarque est-il sincère ? Ou n'est-ce qu'un artifice rhétorique destiné à justifier sa théorie de l'imitation ? Même s'il s'agit d'une construction littéraire, cet épisode est central pour comprendre la démarche de Pétrarque : la lecture des Anciens se justifie par cette parenté d'esprit qui permet une forme de communication entre les lettrés, de quelque époque fussent-ils. Cette *similitudo ingeniorum* est d'ailleurs abordée par Pétrarque dans plusieurs autres lettres (*Fam.* XXII, 2 et XXI, 15). Plus qu'une simple reprise, l'imitation est l'expression d'un lien intime, d'une parenté entre l'imitateur et son modèle. Dans la *Familiaris* XXIII, 19, la ressemblance d'une œuvre avec son modèle est comparée à celle du fils au père.

L'auteur se nourrit de ses lectures pour écrire ses propres œuvres ; le verbe *innutrire* est utilisé chez Sénèque dans ce contexte de lecture des Anciens et s'applique admirablement bien à Pétrarque. Tout ce qu'il a lu s'est fixé profondément en lui, comme il le dit dans une de ses lettres à propos de Virgile, Horace, Boèce et Cicéron :

Legi apud Virgilium apud Flaccum apud Severinum ; nec semel legi sed milies, nec cucurri sed incubui, et totis ingenii nisibus immoratus sum ; mane comedi quod sero digererem, hausi puer quod senior ruminarem¹⁰. Hec se michi tam familiariter ingessere et non modo memorie sed medullis affixa sunt unumque cum ingenio facta sunt meo, ut etsi per omnem vitam amplius non legantur, ipsa quidem hereant, actis in intima animi parte radicibus, sed interdum obliviscar auctorem, quippe qui longo usu et possessione continua quasi illa prescripserim diuque pro meis habuerim, et turba talium obsessus, nec cuius sint certe nec aliena meminerim.¹¹

Il a relu des milliers de fois les textes qu'il aime si bien qu'ils ont pénétré jusque dans ses entrailles (*medullis*). Les mots des auteurs anciens se sont peu à peu confondus avec ses propres

⁹ *Fam.* XVIII, 8, 14 (vol. 3, 290-291) : « Tandis que j'avais souvent avancé ces arguments et d'autres semblables pour justifier mon comportement habituel, je suis tombé par hasard sur des lettres de Cicéron, un ouvrage admirable, d'une grande variété et plein de conversations familières semblables aux miennes. J'y ai lu une excuse semblable et j'ai été ravi d'avoir dit, je ne sais s'il s'agit d'une parenté d'esprit - ce que je souhaite mais n'ose espérer - ou d'une parenté de sujet, ce que ce grand homme avait déjà dit tant de temps auparavant, alors que jusqu'à ce moment, Dieu m'en soit témoin, j'ignorais qu'il l'avait dit, et j'ai donc été ravi d'avoir, comme il le dit lui-même dans un passage, marché sur ses traces. »

¹⁰ Le terme *ruminare* est utilisé couramment par les pères de l'Église pour désigner la méditation permanente du texte biblique que doit accomplir le chrétien, et en particulier le prêtre. Il est d'ailleurs parfois associé au terme *medullae*, et l'on peut penser que c'est à ces auteurs que Pétrarque a emprunté son vocabulaire. Alain de Lille, par exemple, écrit dans le *De arte predicatoria* au chapitre XXXVI : « *Scripturas lege, sententias disquire, (...) et cum multa legeris, unum specialiter tibi deputa, unum medullatus rumina, quod magis tuo sedeat animo.* » (P.L. 210.180A). Bernard de Clairvaux déclare dans les *Sermones in Cantica Cantorum* (XVI, 2) : « *Suaviter rumino ista, et replentur viscera mea, et interiora mea saginantur, et omnia ossa mea germinant laudem.* » (P.L. 183.849C). Pétrarque a donc choisi un vocabulaire typiquement chrétien pour parler, certes de Boèce, mais aussi de Virgile et Horace. Pour lui, les deux cultures, païenne et chrétienne, ne s'opposent pas ; il tente au contraire de faire apparaître leurs points communs pour fonder une culture humaniste.

¹¹ *Fam.* XXII, 2, 12-13 (vol. 4, 106) : « J'ai lu Virgile, Horace, Boèce et Cicéron ; je ne les ai pas lus qu'une fois, mais mille, je ne les ai pas parcourus mais couvés, et je m'y suis arrêté, usant de toutes les forces de mon esprit ; je les ai mangés le matin pour les digérer le soir, je les ai avalés dans mon enfance pour les ruminer dans ma vieillesse. Leurs mots se sont installés si intimement en moi, se sont fixés non seulement dans ma mémoire mais dans ma moelle pour ne faire qu'un avec mon esprit, au point que, sans que je les lise davantage tout au long de ma vie, ils resteront en moi, car ils ont pris racine au fond de mon être ; et parfois j'en oublie l'auteur parce que, suite à une longue pratique et à une imprégnation permanente, je les ai comme écrits avant lui et pris pour miens depuis longtemps si bien qu'assiégé par cette foule, je ne me rappelle plus de qui ils sont, ni même s'ils sont de moi ou d'un autre. »

idées. Et cette *innutritio*, seul moyen de s'approprier le texte modèle, est la condition d'une imitation qui ne soit pas servile et qui préserve la création. Elle devient par conséquent une imitation presque inconsciente.

Il arrive que Pétrarque reprenne textuellement des passages assez longs de Cicéron. Il choisit des passages qui l'ont marqué pour la beauté du style ou pour la force des idées. Il rend ainsi hommage à son modèle. Dans la *Familiaris IX*, 13¹² il écrit :

*Equidem 'si' ut in Tusculano disputans Cicero ait, 'aliquid adsequi se putant qui ostium Ponti viderunt et eas angustias per quas penetravit que est nominata
Argo, quia argivi in ea delecti viri
Vecti petebant pellem auratam arietis,
aut hi qui oceani freta illa viderunt
Europam Lybiamque rapax ubi dividit unda', ...*

Il cite un long passage de Cicéron, il l'utilise dans le même contexte que lui, mais pour prouver le contraire de ce que Cicéron explique. Cicéron veut démontrer la vanité de désirer connaître la totalité de l'univers par les yeux seulement, Pétrarque au contraire fait l'éloge de celui qui a voyagé aux quatre coins du monde et a vu quantité de choses admirables, qui ne s'est pas contenté de passer toute sa vie dans le même lieu. Il renverse donc le sens de la citation de son modèle que voici :

*Etenim si nunc aliquid adsequi se putant, qui ostium Ponti viderunt et eas angustias, per quas penetravit ea quae est nominata
Argo, quia argivi in ea delecti viri
Vecti petebant pellem inauratam arietis,
aut i qui Oceani freta illa viderunt,
Europam Lybiamque rapax ubi dividit unda,
quod tandem spectaculum fore putamus, cum totam terram contueri licebit eiusque cum situm, formam, circumscriptionem, tum et habitabiles regiones et rursus omni cultu propter vim frigoris aut caloris vacantis ?¹³*

La citation est détournée de son sens premier, et l'on aboutit à une idée opposée à celle du modèle, mais Pétrarque tient à garder les mots de Cicéron, il y découvre tout d'abord une poésie qui le charme, et surtout il trouve dans les mots d'autrui l'expression d'une pensée personnelle.

De plus, il lui arrive de prendre des éléments isolés, de les sortir de leur contexte pour leur donner une nouvelle valeur. Par exemple, il emprunte à Cicéron un morceau de phrase, intégré à une démonstration qu'il utilise comme élément descriptif autonome, dans la *Fam. XII*, 8 :

¹² *Fam. IX*, 13, 29 (vol. 2, 253) : « Certes 'si', comme Cicéron l'affirme dans une des *Tusculanes*, 'l'on est fier d'avoir vu le Bosphore et les détroits franchis par le navire qui fut appelé

*Argo, parce que des Argiens, des guerriers d'élite,
Le montaient pour aller conquérir la Toison d'or*

si l'on est fier encore d'avoir vu le fameux détroit de l'Océan,

Là où l'onde dévorante sépare l'Europe de l'Afrique ... »

¹³ CICÉRON, *Tusc.* I, XX, 45 (*op. cit.*, t. I, 30-31). Traduction de J. Humbert : « Oui, si à présent l'on est fier d'avoir vu le Bosphore et les détroits franchis par le navire qui fut appelé

*Argo, parce que des Argiens, des guerriers d'élite,
Le montaient pour aller conquérir la Toison d'or*

si l'on est fier encore d'avoir vu le fameux détroit de l'Océan,

Là où l'onde dévorante sépare l'Europe de l'Afrique

comment donc faut-il s'imaginer le spectacle que nous offrira la terre entière que nous pourrons contempler, avec sa position, sa forme, son contour, d'autre part ses régions habitables et inversement celles que la violence de la chaleur ou du froid rend désertes ? »

*More meo nuper in Elicona transalpinum urbis invise strepitum fugiens secessi, unaque tuus Cicero attonitus novitate loci fassusque nunquam se magis in Arpinate suo, ut verbo eius utar, gelidis circumseptum fluminibus fuisse quam ad fontem Sorgie mecum fuit.*¹⁴

Il reprend un passage des *Tusculanes* :

*...sed una se dicit (=Epicure) recordatione adquiescere praeteritarum voluptatum, ut si quis aestuans, cum vim caloris non facile patiat, recordari velit sese aliquando in Arpinati nostro gelidis fluminibus circumfusum fuisse –non enim video quo modo sedare possint mala praesentia praeteritae voluptates–.*¹⁵

Chez Cicéron, l'expression est utilisée pour tourner en ridicule les affirmations d'Epicure ; elle prend place dans une comparaison qui illustre une réflexion sur les remèdes à la douleur et s'intègre à la démonstration philosophique si bien qu'elle n'est absolument pas mise en valeur. Elle prend de l'importance chez Pétrarque en venant enrichir la description de la source de la Sorgue, lieu qui lui est cher et familier. Il est particulièrement intéressant de constater que ces quelques mots sont pour Pétrarque typiquement cicéroniens, comme il le souligne dans l'expression « *ut verbo eius utar* ». Cet emprunt lui permet d'appliquer à un lieu personnel une expression de son auteur favori et de dresser ainsi un parallèle discret entre lui-même et l'Arpinate. La suite de la lettre confirme cette interprétation, puisque Pétrarque évoque la possibilité que son modèle ait de ses propres yeux vu ce lieu, au cours de son voyage à Narbonne.

Le sens du modèle antique est souvent détourné ; la citation, sortie de son contexte, est chargée d'un sens personnel et nouveau. Le caractère novateur et original de la pensée passe paradoxalement par un recours à l'antique, par une autorité reconnue qui vient justifier son discours¹⁶. Mais dans sa lecture des *Tusculanes*, Pétrarque privilégie un thème qui lui permet un passage des valeurs païennes aux valeurs chrétiennes : la méditation de la mort.

3. Interpénétration des cultures païenne et chrétienne

Pétrarque porte une attention particulière aux passages sur la brièveté de la vie et aux réflexions sur la mort, très nombreux dans les *Tusculanes*. Dans le manuscrit de Troyes, au feuillet 157, on trouve, dans la 1^{ère} colonne deux marques de lecture, typiquement pétrarquistes, qui servent à mettre en relief, éventuellement pour une utilisation future en citation, un passage jugé particulièrement intéressant ; mais surtout, elles se trouvent toutes deux en face de considérations sur la mort situées dans le premier livre des *Tusculanes* :

Nemo parum diu vixit, qui virtutis perfectae perfecto functus est munere. Multa mihi ipsi ad mortem tempestiva fuerunt. (...)

¹⁴ *Fam.* XII, 8, 1 (vol. 3, 29) : « Comme à mon habitude, je me suis récemment retiré dans mon Hélicon transalpin pour fuir le vacarme de la ville que j'abhorre. J'ai emmené avec moi ton Cicéron, tout étonné de ce nouveau lieu ; il a avoué que jamais dans sa propriété d'Arpinum, pour utiliser ses propres mots, il n'avait été davantage entouré de tous côtés par de frais ruisseaux qu'à la fontaine de la Sorgue. »

¹⁵ CICERON, *Tusc.*, V, XXVI, 74 (*op. cit.*, t. II, 143) : « ... et [il dit qu']il fait fond uniquement sur le souvenir des plaisirs passés. C'est là raisonner comme un homme qui, ayant grand chaud et ne pouvant se faire à une température torride, s'aviserait de se ressouvenir d'un séjour qu'il aurait fait dans notre propriété d'Arpinum, baignée de tous côtés par de frais ruisseaux. » (traduction de J. Humbert)

¹⁶ Pour un autre aspect de l'imitation pétrarquienne, l'imbrication de différentes sources dans une même citation, notamment des *Tusculanes*, on consultera avec profit l'article suivant : U. DOTTI, « Fonti delle 'Familiari' petrarchesche (libri I-XI) », *Atti della Accademia delle Scienze di Torino, Cl. Sc. Mor. Stor. Filol.*, CVIII (1974), 539-584.

*Quamquam enim sensus abierit, tamen suis et propriis bonis laudis et gloriae, quamvis non sentiant, mortui non carent. Etsi enim nihil habet in se gloria cur expetatur, tamen uirtutem tamquam umbra sequitur.*¹⁷

La fin du deuxième passage se retrouve chez Sénèque¹⁸, et c'est peut-être chez cet auteur que Pétrarque l'a lue. Elle est d'ailleurs utilisée pour quelques vers d'un poème du *Canzoniere*. Dans le poème 119, une jeune fille représentant la gloire parle et dit au vers 99 : « *i' per me sono un'ombra* ». Dans les œuvres latines, la *gloria* est souvent définie chez Pétrarque comme '*umbra uirtutis*'. Au livre III du *Secretum*, on peut lire : « *Nosti enim gloriam uelut umbram quandam esse uirtutis* » et dans le *De remediis* :

*Gloria quidem –ut sapientibus placet– quasi quedam umbra uirtutis est : illam comitatur, illam sequitur, quandoque etiam antecedit [...] Ex his uides umbram per se ipsam esse non potest : res cuiuspiam sit oportet.*¹⁹

Dans ses notes au *Canzoniere*, M. Santagata²⁰ livre une interprétation intéressante des vers du poème 119. Ils ne peuvent se comprendre comme un éloge relatif de la gloire tel qu'il apparaissait chez Cicéron. Chez Pétrarque, la gloire est devenue une ombre pour elle-même, elle n'est plus qu'un fantôme depuis le triomphe des valeurs chrétiennes que sont la foi et l'humilité. Ici encore, le sens de la citation est renversé pour mettre en valeur l'itinéraire spirituel et personnel du poète. De plus, l'utilisation de Cicéron dans les œuvres italiennes montre bien l'unité de l'œuvre de Pétrarque qui avait d'ailleurs donné à son recueil de poèmes en italien un titre latin *Rerum vulgarium fragmenta* auquel la postérité a préféré substituer celui de *Canzoniere*.

Les exemples ne manquent pas. La maxime « *uolat enim aetas* » donné par Cicéron dans les *Tusculanes* (I, XXXI, 76) est reprise par Pétrarque sous des formes différentes. Dans le *Canzoniere*, elle apparaît traduite de trois façons : au vers 13 du poème 30, « *Ma perché vola il tempo* » que l'on peut rapprocher du vers 19 du poème 37, « *Il tempo passa* », et enfin du vers 132 : « *si corre il tempo et vola* ». Ce motif de la fuite du temps se retrouve dans la correspondance de Pétrarque. Dans la *Familiaris* I, 3, 2, Pétrarque reprend le mot de Cicéron et y ajoute la commentaire d'Augustin : « '*Volat enim etas*' ut ait Cicero, et 'omnino nichil est alius tempus uite huius, quam cursus ad mortem ; in quo' ut ait Augustinus, 'nemo vel paulo stare vel aliquanto tardius ire permittitur...' »²¹. La référence à Augustin et à son commentaire de l'auteur païen est capitale, elle offre à l'humaniste l'occasion de montrer comment la pensée chrétienne prolonge en l'approfondissant une idée antique. La citation antique exige et rappelle la citation scripturaire et patristique, les auteurs païens et chrétiens sont convoqués pour exprimer une vision unitaire de l'homme.

Le thème du temps qui passe est lié chez nos deux auteurs à une méditation sur la mort. Dans le manuscrit de Troyes, au feuillet 154, Pétrarque a ajouté une note à la 1^{ère} colonne dans un espace entre deux paragraphes en face de « *Nota totam illam columnnam, quid Socrates de huius uite exitu*

¹⁷ CICERON, *Tusc.*, I, XLV, 109 (*op. cit.*, t. I, 66-67) : « Personne n'a trop peu vécu, s'il a pleinement réalisé en lui-même la perfection de la vertu. Moi-même, je me suis trouvé pour mourir dans les conjonctures les plus propices (...) Sans doute il se peut que le sentiment vienne à disparaître, mais si insensibles que puissent être les morts, les biens du mérite et de la gloire qui sont à eux et leur appartiennent en propre ne leur manquent pas pour autant ; car, bien que la gloire ne renferme rien de très désirable, elle accompagne cependant la vertu comme son ombre. » (trad. J. Humbert)

¹⁸ SENEQUE, *Ad Lucilium*, 79, 13 : « *Gloria umbra uirtutis est : etiam inuitam comitabitur* » (SENEQUE, *Lettres à Lucilius*, texte établi par F. Préchac et traduit par H. Noblot, CUF, Les Belles Lettres, Paris 1995, t. III, 84). Traduction de H. Noblot : « La gloire est l'ombre de la vertu ; même en dépit d'elle, elle l'accompagnera »

¹⁹ *De remediis utriusque fortune* I, 92 in F. PETRARCA, *Prose* : La letteratura italiana, storia e testi 7, edd. G. Martellotti, P. G. Ricci, E. Bianchi, R. Ricciardi, Milano-Napoli 1955, 636-637. « La gloire, selon l'avis des sages, est comme l'ombre de la vertu : elle l'accompagne, la suit et même parfois la précède [...] Par conséquent tu vois que l'ombre ne peut exister par elle-même : il faut qu'elle appartienne à quelque chose. »

²⁰ F. PETRARCA, *Canzoniere*, edizione commentata a cura di Marco Santagata, Milano 1996, notes et index

²¹ Ce passage fait référence à Cicéron, *Tusculanes* I, XXXI, 76 et à Augustin, *De civitate Dei* XIII, 10

senserit»²². Dans le même manuscrit de Troyes, au feuillet 154, on trouve une note dans la marge de la seconde colonne, « *philosophorum uita* », en face d'une phrase des *Tusculanes* (I, XXXI, 75) : « *Tota enim philosophorum uita, ut ait idem (=Platon), commentatio mortis est* ». Dans le manuscrit de Madrid, en face du même passage (*Tusculanes* I, XXXI, 74-77), la première note dit « *Nota que (quod ou quia) uita philosophorum est mortis commentacio* », reprise du premier passage des *Tusculanes*. En dessous, nous avons un cri du cœur typique ; profondément intéressé par les mots de Cicéron, « *Haec quidem uita mors est* », Pétrarque apostrophe l'auteur lui-même comme il le fait souvent : « *O Cicero, tecum ego, quoniam id ipsum sencio, quod hec uita mihi mors est in presenti* ». Comme le sont les lettres aux Anciens (*Antiquis illustrioribus*) qui constituent la majeure partie du livre XXIV des *Familiares*, l'annotation d'un texte ancien devient pour Pétrarque l'occasion d'un dialogue, d'un échange avec les grands esprits du passé. Et on découvre ici un aspect tout à fait original de la lecture des Anciens qui se transforme en un véritable dialogue avec les absents (*sermo absentium*).

La réflexion sur les maux de l'âme, qu'on serait presque tenté d'appeler péchés même chez Cicéron, et sur leurs définitions respectives semble aussi avoir particulièrement intéressé Pétrarque : l'envie et la jalousie sont ainsi définies au vers 8 du poème 222 du *Canzoniere*²³ : « *Invidia e Gelosia, / che d'altrui ben, quasi suo mal, si dole* ». On retrouve cette définition dans le *Triumphus cupidinis* III, 100-101 : « *Io era un di color cui più dispiace / de l'altrui ben che del suo mal* » et dans la *Fam.* VI, 1, 1 : « *Infelicem inuidiam dixit Maro, nec immerito ; quid enim infelicius, quam suis malis alienisque simul bonis affligi ?* ». C'est une définition traditionnelle que Pétrarque a certainement emprunté aux *Tusculanes* de Cicéron III, 10, 21

*inuidentia aegritudo est ex alterius rebus secundis*²⁴
inuidentiam esse dicunt aegritudinem susceptam propter alterius res secundas, quae nihil noceant inuidenti.
*Nam si qui doleat eius rebus secundis a quo ipse laedatur, non recte dicatur inuidere.*²⁵

On peut faire la même démonstration pour la définition de la colère (*ira*). L'*ira* est associée dans un poème du *Canzoniere* à la liste des *perturbationes* qui agitent l'âme :

*perché collui*²⁶ *cadrà quella speranza*
che ne fe' vaneggiar sì lungamente,
*e'l riso e'l pianto, et la paura et l'ira*²⁷

Ces vers du poème 32 rappellent Cicéron dans le *De officiis*, I, 20, 69 : « *Vacandum autem omni est animi perturbatione, cum cupiditate et metu, tum etiam aegritudine et voluptate nimia et iracundia, ut tranquillitas animi et securitas adsit* » ; Pétrarque énumère ces *perturbationes* dans l'*Africa*, V, 529 : « *invigilant meror, metus, ira furorque* ». Pétrarque reprend très certainement la doctrine stoïcienne des *perturbationes*,

²² CICERON, *Tusc.*, I, XXIX, 71

²³ Les sources littéraires de ces vers et du poème suivant sont mentionnées dans les notes de M. Santagata à son édition du *Canzoniere* précédemment citée. Son annotation extrêmement riche montre bien les influences antiques, cicéroniennes en particulier, sur les poèmes italiens de Pétrarque.

²⁴ CICERON, *Tusc.*, III, x, 21 (*op. cit.*, t. II, 14-15) : « l'envie est un chagrin provoqué par le bonheur d'autrui » (trad. J. Humbert)

²⁵ CICERON, *Tusc.*, IV, VII, 16-VIII, 17 (*op. cit.*, t. II, 62) : « l'envie, disent-ils, est un chagrin que l'on éprouve à cause de la prospérité d'un autre, mais sans que cette prospérité fasse tort à l'envieux, car si l'on souffrait de la prospérité d'un homme qui nous nuit, envie ne pourrait se dire correctement » (trad. J. Humbert)

²⁶ Selon Santagata 'collui' désigne le corps ('terreno incarco')

²⁷ F. PETRARCA, *Canzoniere*, *op. cit.*, 177. « Car avec lui s'effondrera cette espérance / qui nous fit délirer si longuement, / et les rires, et les pleurs, la peur et la colère. » (trad. P. Blanc in PETRARQUE, *Canzoniere (Le Chansonnier)* : Classiques Garnier, trad. et comm. P. Blanc, Paris 1988, 105)

mais les termes qu'il emploie (*cupiditas, voluptas, iracundia*) ne sont pas sans évoquer les sept péchés capitaux. Une page du *De otio religioso* nous les présente un à un²⁸ :

Que nocentiora sensistis cautius declinate : hunc ira torquebat, hunc libido, hunc superbia extollebat, hunc deprimebat accidia, hunc avaritia et gula, hunc tristis coquebat invidia.

Pour cette présentation, Pétrarque s'inspire peut-être des septénaires du Moyen Âge, comme celui de Hugues de Saint-Victor (*De quinque septenis eu septenariis*) ou celui de Jean de Salisbury (*De septem septenis*)²⁹. En tout cas, ici encore, les influences païennes, stoïciennes en l'occurrence, viennent se mêler étroitement aux influences chrétiennes.

Cette lecture chrétienne de Cicéron est encore plus nette dans une note au *Pro Milone*, XXIV, 94 se trouvant dans un manuscrit de la bibliothèque Vaticane, le Vaticano Palatino 1820, copie de la fin du Trecento d'un manuscrit annoté par l'humaniste³⁰ : en face de la phrase *O spes fallaces, o cogitationes inanes mee*, Pétrarque a écrit « *Dominus scit cogitationes hominum quoniam vane sunt, in psalmo* » (f. 103r). De même dans le manuscrit *M*, on peut lire une note au *De finibus*, II, 66 : en face du mot *Lucretia* se trouve la remarque suivante : « *Transfer hoc ad martires nostros* »³¹. Se révèle ici l'effort d'harmonisation des traditions païennes et chrétiennes qui avaient débuté avec les Pères de l'Église et qui constitue l'une des préoccupations principales de Pétrarque.

L'accord des auteurs chrétiens et païens n'est pas un hasard, la parole du Christ est déjà en germe chez Cicéron.

Preclare Marcus Tullius quodam loco : « O dii, inquit, immortales, vobis enim tribuam que vestra sunt ». Quid religiosius ? quid gratius ? aut quid omnino modestius ? modo non deos ille, sed Deum consiliorum suorum rerumque gestarum fatetur auctorem (...), praesertim qui preter naturale acumen et insitam rationem, qua « invisibilia Dei per ea que facta sunt intellecta conspiciuntur », sempiterna quoque virtus eius ac divinitas... »³²

Dans un autre texte, il regrette que Cicéron n'ait pas pu connaître le Christ, car il se serait certainement converti s'il avait rencontré cette figure exemplaire. Il mentionne à cette occasion que Cicéron et le Christ sont deux personnages différents mais qui ne s'opposent pas, et il dresse une comparaison de ces deux figures exemplaires :

Cristus equidem Deus noster, Cicero autem princeps nostri eloquii : diversa fatear, adversa negem. Cristus verbum est et virtus et sapientia Dei patris ; Cicero multa de verborum arte deque virtutibus et humana sapientia locutus est, vera utique et idcirco veritatis Deo absque ulla dubitatione gratissima (...) Cristum, fateor, nosse non potuit, paulo ante rebus humanis exemptus quam Cristus Deus homo fieret. Flenda nempe viri sors ; nam ut altissimi et divini prorsus ingenii fuerat, si vidisset Cristum aut nomen eius audivisset, quantum ego opinor, non modo credidisset in eum sed eloquio illo incomparabili Cristi prece maximus

²⁸ *De otio religioso*, I, v, 3 (PETRARQUE, *Le repos religieux*, introduction, traduction et notes de C. Carraud, Grenoble 2000, 74-76) : « Évitez prudemment ce que vous sentez pouvoir vous nuire : pour l'un, c'était la colère qui le tourmentait, pour l'autre le désir ; celui-ci était bouffi d'orgueil, celui-là rongé par l'acédie ; l'un couvait le feu de la cupidité, l'autre de la bonne chère, le troisième d'une triste jalousie. » (traduction de C. Carraud)

²⁹ Voir note 148 à l'édition du *De otio religioso* par C. Carraud (*op. cit.*, 408-409)

³⁰ G. BILLANOVICH, « Petrarca e Cicerone », *Miscellanea Giovanni Mercati* : Biblioteca Apostolica Vaticana vol 4, Letteratura classica e umanistica, Roma 1946, 88-106

³¹ L. D. REYNOLDS, *op. cit.*, 43

³² *De otio religioso* I, vi, 7 (*op. cit.*, 86-89) : « Cicéron avait ce mot magnifique dans l'un de ses livres : 'O dieux immortels, je vous rendrai ce qui est vôtre. Où trouver pareille piété, et reconnaissance, et modestie ? Ah ! plutôt que ses dieux, que n'a-t-il confessé Dieu comme l'auteur de ses actes et de ses pensées ! (...) d'autant qu'il était doué d'une intelligence naturellement vive et raisonnable — celle 'qui perçoit l'invisible de Dieu par l'intermédiaire de Ses œuvres, Son éternelle puissance et Sa divinité' — ... » (traduction de C. Carraud)

*fuisset ; quale aliquod de altero principe latine facundie, Virgilio poeta, cum ad eius tumultum venisset, apostolus Paulus et flevisse legitur et dixisse.*³³

Cette lecture des *Tusculanes* semble très importante pour l'histoire du développement de l'humanisme après Pétrarque. On la retrouve chez un humaniste non moins célèbre : Erasme qui écrit dans son *Convivium religiosum* de mars 1523 :

*[Eusebius :] Imo prophanum dici non debet quicquid pium est et ad bonos mores conducens. Sacris quidem literis ubique prima debetur autoritas, sed tamen ego nonnunquam offendo quaedam vel dicta a veteribus vel scripta ab Ethnicis, etiam poetis, tam caste, tam sancte, tam divinitus, ut mihi non possim persuadere, quin pectus illorum, quum illa scriberent, numen aliquod bonum agitaverit. Et fortasse latius se fundit spiritus Christi, quam nos interpretamur (...) Fateor affectum meum apud amicos ; non possum legere librum Ciceronis de Senectute, de Amicitia, de Officiis, de Tusculanis quaestionibus, quin aliquoties exosculer codicem ac venerer sanctum illud pectus afflatum coelesti numine.*³⁴

Erasme a d'ailleurs montré une attention particulière aux *Tusculanes* ; dans sa préface à l'édition de cette œuvre datant de 1523, il écrit : « Où se trouve maintenant l'âme de Cicéron ? Peut-être n'est-il pas permis d'en décider à l'esprit humain. En tout cas ils ne me compteront pas comme leur adversaire, en donnant leurs suffrages, ceux qui espèrent qu'il mène, au Ciel, une vie de bonheur. »³⁵. Il reconnaît que dans sa jeunesse, Cicéron lui plaisait moins que Sénèque³⁶. Jamais il n'a été aussi charmé par l'Arpinate que dans son âge avancé, « non seulement en raison de la richesse quasi-divine de son style, mais aussi de la sainteté que ce savant homme a dans le cœur »³⁷, « Vraiment, il m'a ému et, m'a rendu meilleur »³⁸, conclut-il. Il va même jusqu'à souhaiter qu'on élargisse la notion de saint pour pouvoir donner ce titre à Cicéron.

Cette concordance entre deux des plus grands humanistes montre bien l'importance d'une œuvre telle que les *Tusculanes*, œuvre qui permet l'union et l'accord entre paganisme et christianisme. La culture et le savoir sont fondamentalement universels. Et c'est sur ces bases que se construit la sagesse qui passe par une « *reductio ad unitatem* », à l'opposé de la pluralité des voix et

³³ *Fam.* XXI, 10, 12-13 (vol. 4, 76) : « Le Christ est notre Dieu et Cicéron le prince de notre éloquence : deux choses différentes certes mais pas contradictoires. Le Christ est le Verbe, la vertu et la sagesse de Dieu le Père ; Cicéron a beaucoup écrit sur l'art de la parole, sur les vertus et sur la sagesse humaine, toutes choses qui sont vraies et qui pour cette raison agréent sans aucun doute au Dieu de la vérité. En effet, puisque Dieu est la vérité vivante, puisque, comme le dit notre père Augustin, 'toute vérité n'est vraie que parce qu'elle émane de la vérité', il est certain que toute parole vraie ne l'est que parce qu'elle émane de Dieu. Il n'a certes pas pu connaître le Christ car il est mort peu de temps avant que le Christ Dieu ne devienne homme. Et nous devons pleurer son sort ; car si un homme doté d'un esprit si profond et tout à fait divin avait vu le Christ ou avait connu son nom, il aurait, à mon avis, non seulement cru en lui, mais grâce à son éloquence incomparable, il serait devenu son chantre le plus remarquable ; telles furent, peut-on lire, les lamentations et les paroles de l'apôtre Paul à propos de l'autre prince de l'éloquence latine, le poète Virgile, lorsqu'il vint auprès de son tombeau. »

³⁴ « Allons ! On ne doit pas appeler profane ce qui est pieux et sert la morale. Il est vrai que les Saintes Ecritures ont partout l'autoité la plus haute, mais il m'arrive quelquefois de rencontrer des choses dites par les Anciens, ou écrites par des païens, même poètes, et qui ont un caractère si pur, si saint, si divin, que je ne puis croire qu'au moment où il les écrivait, leur intelligence n'était pas animée par quelque bon génie. Peut-être l'esprit du Christ se répand-il plus largement que nous ne l'admettons (...) J'ouvrirai mon cœur devant mes amis : je ne puis lire les ouvrages de Cicéron *Sur la vieillesse, Sur l'amitié, Sur les devoirs, Sur les questions Tusculanes*, sans couvrir quelquefois le livre de baisers et sans être saisi de vénération pour cette âme sainte inspirée par le génie du ciel. » (Erasme, *Cinq banquets*, sous la dir. de J. Chomar et D. Ménager, Paris 1981, 85). La traduction est de J. Chomar.

³⁵ « *Ubi nunc agat anima Ciceronis, fortasse non est humani iudicii pronuciare. Me certe non admodum aversum habituri sunt in ferendis calculis, qui sperant illum apud superos quietam vitam agere.* » (ERASME, *Opus epistolarum*, ed. P. S. Allen, Oxford 1924, t. V, 339). La traduction utilisée pour ce passage et les suivants est celle de C. Béné.

³⁶ « *Mihi puero minus arridebat Cicero* » (ERASME, *Opus epistolarum, op. cit.*, t. V, 340)

³⁷ « *Certe nunquam mihi magis placuit Cicero, tum quum adamarem illa studia quam nunc placuit seni ; non tantum ob divinam quandam orationis felicitatem, verum etiam ob pectoris eruditi sanctimoniam.* » (ibid.)

³⁸ « *Profecto meum afflauit animum, meque mihi reddidit meliorem* » (ibid.)

des opinions, de la fragmentation du savoir qui devient source d'« *insipentia* ». Il apparaît donc que la présence de Cicéron et des *Tusculanes* à la Renaissance « agit surtout comme un ferment ou comme un réactif, principe d'action, stimulant de la recherche, guide spirituel et gage de la réconciliation entre les esprits et les divers courants de pensée de cette époque. »³⁹

³⁹ J. C. MARGOLIN, *op. cit.*